URUGUAY

PAR

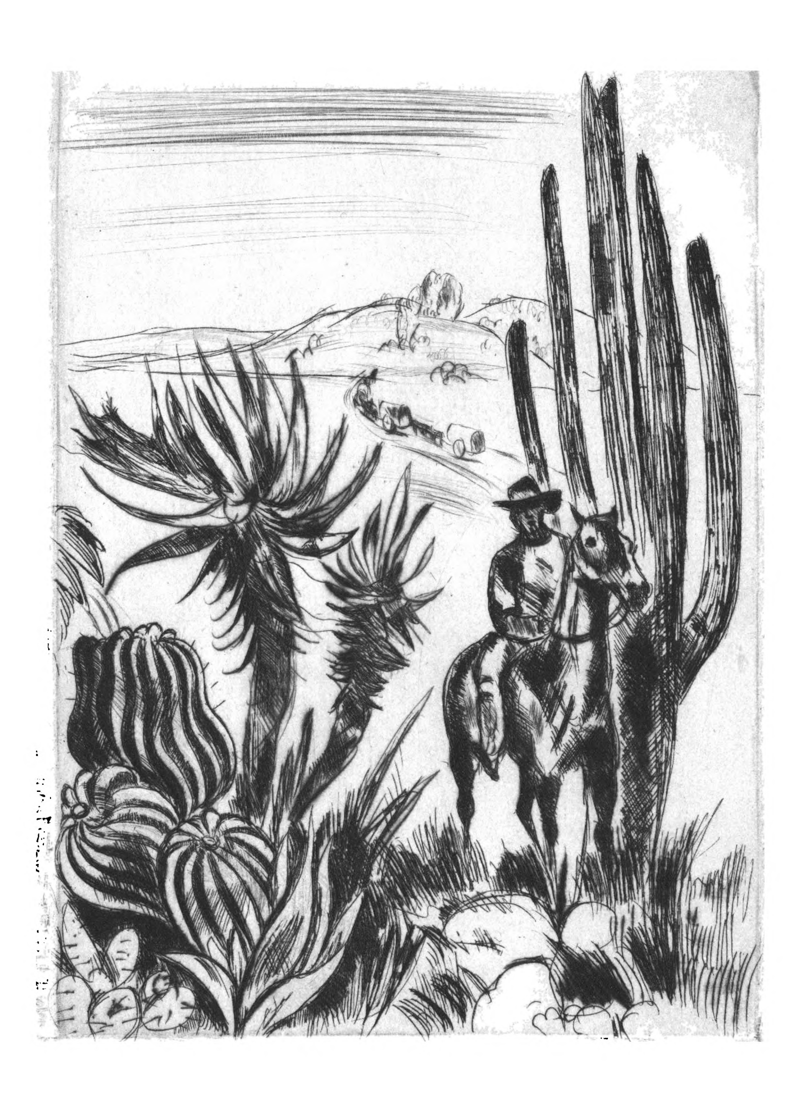
JULES SUPERVIELLE



ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES
14, RUE DE L'ABBAYE



URUGUAY



CEINTURE DU MONDE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE J.-L. VAUDOYER

URUGUAY

PAR

JULES SUPERVIELLE



FRONTISPICE DE DARAGNÈS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, RUE DE L'ABBAYE

PARIS

1928



I

MON enfance, est-ce toi ? Y a-t-il assez d'horizons derrière moi pour qu'il me faille prendre soin de ce que tu as été ?

Et toi, mémoire, que veux-tu que je fasse de ce petit peu que tu m'accordes quand tu ne fais pas la sourde, l'aveugle, ou même la rancunière, quand tu ne me disperses pas à tous les vents ? Ici tu me livres un nez et des oreilles, tu m'interdis la bouche et le front.

Et ces yeux, de quelle couleur étaient-ils? Et cette voix, chantait-elle vraiment ainsi? Là, tu avoues une tête et me refuses les mains et tout le reste. Ou bien tu m'obliges à saluer dans la rue des inconnus interloqués. Comment faire dans ces ténèbres? En avant et à tâtons!

Je suis né à Montevideo, mais j'avais à peine huit mois que je partis un jour pour la France dans les bras de ma mère qui devait y mourir, la même semaine que mon père. Oui, tout cela, dans la même phrase. Une phrase, une journée, toute la vie, n'est-ce pas la même chose pour qui est né sous les signes jumeaux du voyage et de la mort? Mais je ne voudrais pas ici vous parler de la mort. Et je me dis : Uruguay, Uruguay de mon enfance et de mes retours successifs en Amérique, je ne veux ici m'inquiéter que de toi, dire, au gré de mes tremblants souvenirs, un peu de ce que je sais de ton beau triangle de terre, sur les bords du plus large fleuve, celui-là que Juan Diaz de Solis appelait Mer Douce.

Monsieur Roy, mon premier professeur de français sous le ciel austral, que venez-vous faire ici ? Pourquoi votre souvenir s'impose-t-il en ce moment à moi, avec tant de rigueur ? Je n'ai pas le droit de vous repousser, me semble-t-il. Et vous, monsieur, voulez-vous un instant de ma présence ?

Vous aviez eu des malheurs, comme tous ceux qui se sont mis à enseigner le français sur le tard, dans les pays lointains. Quand tout va mal, on se souvient de sa langue maternelle : elle nous fournit les mots, les rêveries, et les jurons qui consolent. Mais pourquoi donc, monsieur, venant de France, aviez-vous passé par le Paraguay pour venir à Montevideo ? La raison de vos voyages et de ce grand détour, autant que celle de votre présence parmi nous, nous restait mystérieuse. Nous ne savions rien de vous, messager de l'inconnu, incarnation grave, distinguée et barbue, de l'exil à soixante ans. Et nous vous dévisagions avec une cruauté qui prenait son temps. Tout nous intéressait en vous : votre voix d'homme qui avait souffert,

les veines de votre front et de vos tempes bien irriguées, vos ongles durs, coupants, et votre main qui tremblait sous le poids des secrets, et votre jaquette très noire. Monsieur Roy, dites, n'êtes-vous vraiment plus des nôtres, les vivants, comme semblent l'indiquer mes imparfaits? Pardonnez-moi, et adieu. Je ne sais plus rien de vous. Je vous entends tomber au fond de mon enfance comme une pierre.

Allons dans la rue. Il ne s'agit pas aujourd'hui de faire corriger des devoirs. C'est samedi après-midi. On voit bien à la couleur de l'air, à l'air des maisons et des gens que nous devons être en 1892, ou 1893. On n'en savait rien tout à l'heure, devant une arithmétique, une grammaire, une géographie. Les salles d'étude manquent de calendriers.

Il fait bon dehors. Le ciel pur! Sentez-vous cette caresse sans vent sur vos visages? Ce doit être l'automne uruguayen. Montevideo est belle et luisante. Les maisons peintes de couleurs claires, rose tendre, bleu tendre, vert tendre. Et le soleil monte sur les trottoirs.

Le ciel descend sur la chaussée, se mêle aux voitures, s'assied à côté des cochers. Et dans toutes les rues qui avoisinent le port, la mer ne veut pas non plus qu'on l'oublie. Dès qu'on lève la tête, elle vous entre dans les yeux.

Beaucoup de trams, tous tirés par trois petits chevaux minces, à peine plus grands que des poneys, et si courageux ! Ils montent les côtes avec enthousiasme. Et quand ils arrivent à un coin de rue, on entend une petite trompette heureuse de vivre.

Dans un de ces trams, nous sommes quatre, deux garçons, deux filles (l'aîné âgé de onze à douze ans) qui s'en vont à la Estacion del Norte. Je vous dis que c'est samedi. Nous allons quitter la ville et voyager durant une heure pour ne faire, il est vrai, que vingt kilomètres. Ce n'est qu'une petite ligne d'intérêt local, mais nous ne sommes pas depuis dix minutes dans le train que déjà les pampas viennent à la portière nous dire un long, un insistant bonjour.

L'Uruguay s'offre docilement, et nous le

touchons du regard. Il n'est pas question de nous le partager. Le pays se donne à chacun de nous dans son entier, et nous le confondons avec l'idée que nous nous faisons des dimanches et de la liberté (notre dimanche commençait le samedi à trois heures). Le Basque Déhère que nous aimions beaucoup venait nous chercher à la Barra. Nous descendions ensemble vers le fleuve, le large Santa Lucia qu'il fallait traverser en barque, ou sur un bac, près de son confluent avec le Rio de la Plata. Le visage, les mains du marinier, ses rames que l'eau vive et luisante rendait aussi sensibles que le visage, les mains de ce marinier, qui jamais ne nous regardait. Et le paysage vaste et plat, piqué par tant de roseaux, l'horizon le tirait à soi, sur tout son pourtour, comme pour l'élargir encore.

Nous n'avions tous quatre que des bérets de marin pour nous protéger de l'infini au-dessus de nos têtes et tout autour. Mais pourquoi le dire, nous étions trop heureux pour y penser! Et pourquoi avouer aussi qu'en hiver je portais un pardessus de laine

frisée, qui me mettait en colère, parce qu'il faisait penser au mouton à qui il avait appartenu ? Je songe à mon oncle Louis Bernard : il s'était embarqué à Bordeaux pour les Amériques, à quatorze ans, seul, sans le sou et dans le silence, parce qu'on l'envoyait à l'école couvert d'une pèlerine de laine tricotée.

II

L'ESTANCIA

Nos montures nous attendaient sur l'autre rive. Il y avait alors entre notre famille et nous la poussière soulevée par nos chevaux sur une longue piste, un cours d'eau large de six cents mètres, et la certitude que nous ne rentrerions que trente-six heures après. Pouvoir regarder des gauchos dans les yeux, être surélevés sur des bêtes galopantes, les faire avancer, tourner dix fois, vingt fois sur elles-mêmes, si l'envie nous en prenait, c'était pour nous une joie d'autant plus vive que nul ne nous avait appris à monter à cheval. On n'enseigne pas non plus à nager aux négrillons de Dakar,

ni à crier aux nouveau-nés des cinq parties du monde. Déhère nous montrait à seller nos chevaux, à glisser le frein entre leurs dents, sans déranger la langue, à placer le recado et les peaux de mouton, avec le plus grand soin, à fixer tout cela. Et voilà que nos chevaux étaient prêts sous nos mains, qui allaient et venaient devant nos yeux. Nous faisions nous-mêmes de la réalité, et ensuite nous touchions cette réalité grande, belle, vivante. Nous prenions connaissance du volume, du poids, de la consistance. Leçon de choses, de choses. C'est dans la campagne uruguayenne que j'eus pour la première fois l'impression de toucher les choses du monde, et de courir derière elles !

Nous poussions, au galop, les vaches du côté des clôtures en fil de fer, et les obligions à tournoyer, à pivoter sur leur propre panique. Voir de face tout d'un coup le bétail effaré. Vaches de mon enfance, oui, c'est à vous que j'en ai. Vaches disséminées dans la campagne, comme des mots d'une communication incompréhensible, et toujours

brouillée, que de choses difficiles vous aviez à nous dire, dans tous vos mufles, vos souffles, vos queues ridicules, cherchant continuellement un équilibre pour le corps tout entier, que de choses dans ces yeux noirs, coupés d'un blanc angoissé, cette viande chaude et haletante, dirigée par ces têtes cornues, tant de rudesse, de grossièreté, de commérages et de ruses, que de choses, vagabondes de la plaine ! Et comme nous eussions voulu vous caresser, vous frotter le museau, vous brosser, vous donner des coups de pied, vous comprendre, bêtes graves, chères, chaudes et stupides, ô vous, drôles d'histoires, avec vos mamelles constamment vidées par des veaux aussi grands que vous !

Entre toutes les bêtes du monde, je le dis comme si vous ne vous en étiez pas encore aperçus, j'aime la vache des pampas — maigre, bâtarde, errante — et qui ressemble si peu à celle de Victor Hugo :

Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants.

Les émotions faisant maigrir les bovins, courir derrière les vaches nous était une joie défendue. Déhère ne nous permettait pas de les inquiéter. Et souvent j'étais obligé de les admirer au repos et de loin. Elles donnaient à la campagne des nuances bizarres, absurdes, touchantes. Pour moi qui connaissais déjà la France, elles remplaçaient, dans la déserte campagne uruguayenne, ici, un paysan allant à la foire avec sa carriole, là, un village immobile sous la chaleur du jour, un laboureur et sa charrue, des hommes jouant aux boules ou trinquant à la porte d'une auberge ! Elles portaient tout le poids, totue la responsabilité du paysage.

Je pense aux quelques vaches espagnoles, à l'unique taureau, aux rares chevaux qui débarquèrent au XVI[e] siècle dans la province de Buenos-Aires, et auxquels les républiques de Rio de la Plata doivent une grande part de leurs richesses.

Il fut un temps (de 1650 à 1720) où celles que je ne voudrais plus nommer étaient maîtresses de l'Uruguay. On les voyait

broutant par bandes de vingt, de cinquante, de mille, bêtes héroïques livrées aux fauves, comme aux épidémies, à la sécheresse, aux pluies torrentielles. Dans ce pays sans clôtures comme pays de la Lune, elles voyageaient souvent, heureuses de changer d'air, et curieuses de pâturages. Et les oiseaux voltigeurs venaient leur souhaiter la bienvenue, en se posant sur la pointe de leurs cornes.

Les colons d'alors n'osaient guère s'éloigner des côtes, et l'on ne trouvait à l'intérieur que de rares Indiens généralement ivres, et vêtus de quelques plumes d'autruche. Ils vivaient en bons termes avec le bétail, et d'autant plus qu'ils le flattaient avec grossièreté, je veux dire en se roulant joyeusement dans la bouse fraîche. C'était, avec la guerre, leur passe-temps favori.

Ce furent véritablement les vaches, les chevaux, les moutons, « qui firent la conquête des provinces du Rio de la Plata. Ils obtinrent ce que n'avaient pu faire Juan Diaz de Solis ni, plus tard, Gaboto Martinez de Irala et Juan Ortiz de Zarate avec leurs expéditions

militaires : s'établir solidement sur ces territoires. En cent vingt-cinq ans, les quelques bovins introduits en Uruguay étaient devenus un immense troupeau de vingt-cinq millions de têtes.* »

Le gouvernement de Buenos-Aires donnait aux « faeneros » l'autorisation de chasser les bêtes à cornes « moyennant une redevance d'un tiers ». L'Uruguay, alors appelé « Banda Oriental » constituait la grande vacherie de Buenos-Aires. On voyait des expéditions bien armées remonter les fleuves dans des barques.

Les chasseurs se divisaient en deux équipes. L'une d'elles se composait de cavaliers munis de longues lances que terminaient des croissants d'acier. Ils s'élançaient à toute allure, poussant des cris et des jurons, sur les malheureuses galope-de-travers dont ils tranchaient les tendons d'Achille. L'autre équipe les achevait parmi les mugissements, les cris des aigles et des corbeaux, les abois des chiens errants. Chacun mangeait son morceau préféré, et on abandonnait le reste, la valeur de

la viande étant nulle. Les peaux, le suif et la graisse on les emportait à Buenos-Aires. Il importait que les chasseurs ne perdissent pas de vue leur cavalerie, toujours exposée à être débauchée et entraînée à l'intérieur des terres par les chevaux sauvages.

Sur la côte de l'Uruguay, dans la région de Maldonado surtout, les pirates opéraient pour leur compte. L'un d'eux, Étienne Moreau, un Français, devint fameux. Lui et les siens abattaient un nombre considérable de vaches pour en exporter les peaux. Afin de se défendre contre les attaques des autorités espagnoles, Moreau en arriva à débarquer des pièces d'artillerie et à fortifier sérieusement ses entrepôts.

C'était en Uruguay « l'âge du cuir ». On en construisait des ranchos, des portes, des lits, des coffres, des paniers, des berceaux. On en recouvrait les charrettes, on s'en servait pour traverser les fleuves. (Quelle odeur de cuir d'un bout à l'autre de l'Uruguay !) Et c'était un excellent moyen de torture à l'usage des voleurs et des bandits que de leur

passer un gilet de peau encore chaude et de les exposer au grand soleil.

Pays de la viande rouge, pays où l'on ne mange pas de veau ! Dès le matin, nous étions en contact avec les vaches, elles étaient chargées de nous réveiller sous la forme d'un *churrasco* saignant, que nous mangions à la cuisine en nous frottant les yeux dans un reste de sommeil, et la fumée du « foyer ». Pays du lait frais tiré, que nous buvions si près des vaches que leurs mouches étaient les nôtres, et parfois jusque dans le lait. Beaux samedis, où nous ne parvenions pas à aller nous coucher. Dimanches où nous pensions que jamais on ne nous réveillerait assez tôt pour aller galoper au large.

La femme de Déhère avait l'air sensiblement plus âgée que lui. Je la revois toujours, dans sa cuisine, l'œil allumé par la braise, et s'essuyant les mains à son tablier, parmi l'odeur des grillades. Je pense aussi à ses filles brunes et jolies que j'aimais à regarder. Mais à quoi bon ces confidences. Uruguay, pourquoi provoquer des aveux, que nul ne me

demande? Ils ne regardent qu'un enfant de huit ans avec qui je ne puis même plus faire un petit tour à la campagne, un enfant que j'ai perdu tout espoir de rencontrer. Que j'aimerais un jour pouvoir lui demander l'heure, et m'éloigner rapidement, sans lui dire mon nom, ni le sien!

Après dîner nous jouions au *mus* avec Déhère et ses filles. Jeu basque et « parlant ». Cartes espagnoles.

— Envido.

— Quiero.

— Hordago!

Bonheur de nous mesurer à armes égales, avec l'homme qui nous procurait des chevaux. Et nos mains aussi fières de tenir les cartes, que, tout à l'heure, les brides de nos montures. A la ville nous n'étions que des enfants, ici les enfants du patron, heureux et un peu intimidés derrière les haricots secs qui nous servaient à marquer les points et la victoire.

Déhère prenait la peine de nous nommer les oiseaux, les insectes, les plantes, les arbres

du pays, et nous pensions qu'ils étaient l'exclusive propriété de l'Uruguay (peut-être à la rigueur en trouvait-on aussi en République Argentine, mais nulle part ailleurs !) Ainsi des teru-teros, au vol blanc et noir, aux cris aigus — *teru-tero!* — fiers et tenaces, veillant comme chiens de garde autour des maisons aussi bien que de leurs nids aux œufs recherchés, « les seuls oiseaux qui aillent au-devant du danger », disent les naturalistes uruguayens et faisant si bien partie du patrimoine national qu'on les trouve jusque sur les timbres-poste du pays.

Comment admettre maintenant que le teru-tero n'est autre que le vanneau ? Mais est-ce vraiment tout à fait le même oiseau ? J'espère bien que non, et qu'un jour quelqu'un le prouvera.

Nous avions aussi à l'estancia des ibis roses et des hérons comme en Égypte, des cabiais, comme au Brésil, cabiai : « Géant des rongeurs, à incisives supérieures sillonnées, plongeant à la moindre apparence de danger, et vivant dans la boue, comme les

tapirs. » Le tatou timide à la carapace délicatement velue, agréable au toucher, et qu'on fait cuire comme le cochon de lait. Le perdreau, la bécassine, le canard sauvage. L'iguane, ce grand lézard aussi rapide qu'un lévrier, rôdant autour de la volaille dont il mange les œufs, après en avoir cassé la coque avec sa queue. Et quelques serpents, çà et là, quand on s'y attendait le moins, comme des *memento mori*.

Parfois, comme nous rentrions à l'estancia, après de longs galops dans la campagne, j'entendais le cri strident du chaja. Il m'arrêtait soudain pour m'avertir de je ne savais quoi. Oiseau du repentir, des retours sur soi-même, tu me mettais à la bouche un goût triste de sang. D'où te vient ce pouvoir, oiseau lourd qui as tant de peine à t'envoler (de quels insectes, de quels vers, de quelles larves de poissons te nourris-tu ? où trempes-tu tes pattes d'échassier ?), d'où te vient ce pouvoir de pénétrer brusquement en nous, et par tes cris courts et terribles, de remettre tout en question dans le cœur des enfants et

des hommes, oiseau qu'on entend à une lieue à la ronde, toi qui prononces si distinctement ton nom : chaja ! C'est toi qui le premier me demandas ce que je faisais sur la terre, et où j'allais ainsi, dans les pampas sablonneuses, oiseau brun au long cou, aux pattes hautes, aux ailes armées de deux éperons en avant, chaja, *chaouna torquata*, chaja de la famille des kamichis.

A l'estancia les bêtes vivaient et mouraient devant nous. La ville cache ses morts et ses blessés. La campagne américaine vous fait assister à toutes les agonies. Les os y poussent aussi nombreux que les chardons et les ronces. Je m'étais promis de ne pas vous parler de la mort, mais nous sommes ici en rase campagne, et comment pourrais-je vous cacher ces chevaux, ces moutons, ces vaches couchées sur le flanc, l'œil noir métallique et bleu, l'œil reflétant déjà les grosses mouches qui seront là demain, le cou allongé désespérément, comme si le salut se trouvait là tout près, à quelques centimètres, et que l'on mourait uniquement parce qu'on

n'avait pas allongé le cou encore un tout petit peu.

Mais laissez-moi penser à d'autres bêtes, plus belles en Uruguay que partout ailleurs, et qui, elles, ne meurent pas. Vous les voyez seulement disparaître, et sans souffrance, sous vos yeux. Leurs formes sont instables, toujours inquiètes mais si douces à caresser, voudrais-je dire, si ce n'était là folie pure. Les nuages! Et tels que seul peut en offrir un pays peu pluvieux, nuages lents, graves et bien constitués, formés avec le plus grand soin, orages splendides, composés avec un extraordinaire sens de l'effet, orages en plusieurs actes et qui guettent les applaudissements. Orages secs parfois, avec foudre et tonnerre, pour le plaisir. Nuages aux mamelles somptueuses, au ventre stérile. Et il faudrait aller dans le midi de la France, du côté d'Avignon pour trouver une telle lumière à la fois infinie et méticuleuse, n'oubliant rien.

Le jour de notre première arrivée à l'estancia nous avions cru nous trouver dans une grande plaine uniforme, d'une seule coulée. Mais, à l'usage, nous distinguâmes deux parties bien différentes, l'une basse et marécageuse, près du fleuve, dont elle était séparée par un grand nuage de roseaux, l'autre riche en pâturages, en chardons.

Non loin du fleuve s'allongeait un bois épineux, formé de *talas* et d'*espinillos*, aux feuilles comme pointes de flèche. Nous espérions bien y trouver un jour des Indiens. Quelques *ceibos* aussi aux fleurs rouges ayant la forme, la consistance, et le charnu de belles lèvres sensuelles.

Nous attachions les chevaux et avancions entre les ronces vers un véritable maquis, à la recherche de ces hommes qui depuis cinquante ans avaient perdu tout espoir d'être là. Parfois, nous rencontrions un mouton égaré qui semblait sortir du fond des temps. Il me fait songer à ceux qui erraient sans maître, au début du XVIIIe siècle et devenaient souvent la proie des chiens sauvages.

Vers 1730, le gouvernement de Montevideo ordonna à chaque chef de famille habitant la campagne de tuer deux chiens par mois. On remettait au maire contre reçu quatre oreilles de chien. Il fallait payer un réal par oreille manquante. Et c'est un peu pourquoi l'Uruguay a aujourd'hui dix-huit millions de moutons et consent à en perdre quelques-uns au fond des bois.

Dans les eucalyptus qui avoisinaient la maison, nous entendions, quand se taisaient nos jeux, des jacassements et un grand remue-ménage d'ailes et de becs. Je n'y prêtai qu'une confuse attention, bien que ce fût là parfois le bruit qui me réveillât le matin. Mon étonnement fut vif, durant un de mes voyages, quinze ans plus tard, de remarquer que ces bruyants oiseaux au vol saccadé étaient complètement verts, d'un beau vert luisant, sûr de lui. J'étais si distrait qu'il m'avait fallu cinq traversées de l'Atlantique dans sa plus grande longueur (ou presque) pour observer que l'estancia où j'avais passé tant de jours, abondait en perruches. L'Uruguay,

l'Uruguay de mon enfance, était moins loin que je ne pensais du Capricorne tropical des régions chaleureuses de la Terre.

Durant les grandes vacances, nous aimions à nous rendre dans une propriété voisine et galopions à travers champs sur l'herbe et les ronces. L'herbe, disions-nous pour simplifier, mais que d'herbes différentes, que de fleurs sylvestres nous foulions : barbes de bouc, cheveux de la vierge, œillets de l'air, queues de cheval, cornes et ongles du diable, fleurs de petit oiseau, fleurs de petit canard, fleurs de crapaud, fleurs de l'angélus, œufs de coq, larmes de chien, langues de vache, sang de taureau, soupirs de paysanne, tripes de moine, herbette de la perdrix. Et toutes celles qui attendaient encore un nom sous le sabot de nos chevaux. Au bout de trois à quatre lieues, nous arrivions dans une estancia beaucoup plus primitive que la nôtre, et qui, dans ses trois mille hectares, ne possédait qu'un seul arbre, un ombu. L'ombu*, comme le teru-tero, a en Uruguay, une importance presque nationale. On aurait pu aussi

donner son image sur les timbres-poste. C'est un arbre grave, souvent énorme, aux racines en partie apparentes : il en est peu dans le monde qui aient sa signification et son importance. Il pousse dans la solitude, comme s'il n'était pour la plaine qu'un profond désir de bois, de feuillage, péniblement réalisé. Et c'est un arbre fort affairé. Il lui faut à lui seul donner de l'ombre aux hommes comme aux chiens et aux chevaux, sellés ou non, qui attendent parfois durant des heures avec la patience des os sous la terre. Il doit aussi se laisser enfoncer de gros clous auxquels on suspend des quartiers de viande. Et quand un enfant meurt dans de lointaines estancias, on le place encore dans son petit cercueil sur une haute branche de l'arbre. Pour que l'âme n'ait pas trop de mal à s'en aller on laisse le couvercle, toute une nuit, levé.

L'ombu n'est pas très robuste, bien que d'apparence imposante : faut-il dire que le plus bel arbre indigène de l'Uruguay est fait d'un bois presque spongieux, que son tronc

4

est creux, et qu'il appartient à la famille des herbacées ! C'est une espèce d'herbe monstrueuse, une simple tentative d'arbre, mais il tient admirablement le sol, et je n'en vis jamais de déracinés.

L'ombu que j'aimais à contempler dans l'estancia voisine avait été complètement dénudé du côté sud par le *pampero.* Il portait vers le nord toutes ses forces, et sa feuillaison compacte. Dans sa lutte contre le vent, il s'était véritablement tassé, concentré, et bien qu'il eût la corpulence d'un bel arbre de tous les pays, il montrait la difformité, les contorsions, et la malice souffreteuse d'un arbre nain du Japon. (Pour résister au vent, nos chevaux faisaient l'inverse de l'ombu, ils lui offraient une croupe puissante ou ils semblaient ramasser le gros de leurs forces.)

Déhère aimait après le dîner à nous raconter des histoires, à nous expliquer les travaux des champs. Parfois, entre deux récits, un mugissement nocturne ou la voix aigrelette d'une brebis traversait la salle à manger, et

poursuivait sa route. Pour se faire comprendre, le Basque croyait devoir se servir de tout ce qu'il avait sous la main, et au besoin il sortait de ses poches, un couteau, un bout de ficelle.

— Une supposition... commençait-il. Ceci (il plaçait un couteau de table devant lui) est un troupeau de moutons non encore tondus. Je veux le conduire ici. Une supposition (il avançait sa cuiller à soupe), voici une brebis qu'on est en train de tondre...

Nous faisions dans la salle à manger toutes les suppositions qu'il voulait. Il y avait aussi des histoires de gauchos, de révolutions. Mais je ne m'en souviens guère, et avant de poursuivre ma route, je voudrais prendre congé de ce Déhère, notre fournisseur de cavalerie, d'horizons, de belles histoires. Je voudrais dire combien je vous en ai voulu, Déhère, d'apprendre il y a quelques années que vous n'étiez qu'un hypocrite, désireux de plaire aux enfants d'un patron que vous leurriez, et si dur à ceux qui travaillaient sous vos ordres que nul n'osait vous dénoncer.

Défunt Déhère, comment reprendre cette admiration de nos yeux d'enfants, la violente sympathie dont nous vous encerclions, vous qui nous trompiez si sûrement, vous dont les yeux pétillaient de vraie bonté, de générosité, de dévouement, farceur !

III

SÉCHERESSE

DURANT lequel de mes voyages ceci se passait-il? Était-ce en 1902, en 1907, ou bien?... qu'importe! Temps, exigeant moustique, laisse-moi tranquille avec ta façon de me demander des précisions. Et vous aussi, arrière! gens à la belle mémoire. Sachez que j'éprouve un plaisir tout particulier à ne pas me souvenir des dates exactes (ni de bien d'autres choses).

Je me trouvai depuis quelques jours à la campagne, et, je me le rappelle fort bien, malgré le cheval et la liberté — à cause même d'un excès de cheval et de liberté et de cet horizon, immuable en dépit de nos

galopades désespérées — la pampa prenait pour moi l'aspect d'une prison, à peine plus grande que les autres.

Il ne pleuvait pas depuis plusieurs mois, et les bêtes amaigries mouraient par centaines dans la campagne. L'aurore avait perdu toute douceur, elle apparaissait parmi de grands nuages désœuvrés. Et plus sanglante, plus exaspérée que les couchers de soleil.

Le soleil aspirait à lui l'eau des lagunes presque vides, pompant l'humidité des basses terres, fouillant les joncs, où quelque fraîcheur se tapit. Dès qu'il y avait un peu d'eau quelque part dans la plaine, il en était averti et fonçait dessus, buvant jusqu'à la sueur des bêtes, et leur sang. Seule rampait une herbe craintive et blanchâtre, et le bétail, dont l'ossature proéminente semblait encombrer le cuir poussiéreux, s'immobilisait devant les lagunes pendant des heures, sous la fascination de l'eau disparue.

Les moutons formaient à plusieurs un cercle en plein désert calciné, et rappro-

chaient au centre leurs têtes basses pour se donner l'illusion de l'ombre.

J'avais été malade, et éprouvais encore trop de fatigue pour lire, écrire, ou même ne rien faire. Je souhaitais violemment qu'enfin quelque chose se passât à l'estancia. Durant les longues heures d'inaction dans le désert, le cœur se dessèche parfois, comme un morceau de viande salée, au soleil, les ongles durcissent, les yeux aussi. C'est l'heure où l'amant couché dans la forêt vierge (du Parana? des Indes? de l'Australie?) coupe délicatement un sein de sa maîtresse endormie. L'heure où la femme, voyant que son mari se penche sur la barque des grands fleuves, se souvient qu'il ne sait pas nager, et le pousse dans l'eau discrète.

Et ce que je souhaitais confusément, prit corps peu à peu. Un matin, des nuages mous flambèrent au soleil. Ils avaient des millions d'yeux, et vous verrez si je mens. Dix lieues de ciel vivant, dix lieues de sauterelles s'en venaient vers l'estancia prêtes à tout dévaster. Pendant des heures il en passa des myriades

infatigables et obscures, derrière lesquelles le soleil n'était plus qu'une lampe au verre fumé et toujours prête à s'éteindre. Tous ces yeux au-dessus de nos têtes, dans ces nuages haletants. Le fermier, sa femme, des péons de toutes les couleurs. Déhère et toute sa famille (oui, je crois bien qu'ils étaient là aussi) et moi nous frappions avec des bâtons sur des bidons d'essence vides, pour inviter les sauterelles à se poser plus loin, pour sauver du moins les abords de la maison et des ranchos. Parfois, nous nous arrêtions un instant, exténués. Quelques sauterelles désertant l'armée formidable au-dessus de nos têtes commencèrent à se poser autour de nous. Vers le soir, dès qu'il fit un peu moins chaud, le nuage tout entier s'abattit sur la terre dans une sèche vibration d'ailes. Les sauterelles s'en venaient allongées par le voyage, par la faim, par la soif du Chaco ardent dont elles sortaient. Comme elles grandissaient vite à la descente, jusqu'à devenir semblables à des écrevisses ailées ! Le ciel essayait en vain de se délivrer sur la terre de cette obsession.

Ayant baissé la tête, je vis que les couleurs habituelles des choses avaient disparu : le sol, les arbres, la maison, le jardin potager étaient devenus jaunes, et tremblaient, pris d'une brusque pourriture. Avec une hâte délirante, les sauterelles s'étaient mises à dévorer le feuillage et les hautes herbes, si bien que l'œil s'épuisait à toutes ces métamorphoses. A cent, elles remuaient sur la moindre tige de maïs. Elles bouchaient les creux du terrain autour des maisons, et par endroits, s'amoncelaient.

C'est en sentant nos poches devenir vivantes que nous comprîmes qu'elles nous avaient envahis. Allaient-elles déposer leurs œufs sur notre peau ? Pour aller nous déshabiller dans nos chambres, il fallut marcher sur un tapis grouillant qui craquait sous nos pas, avec un léger bruit d'ouate mouillée.

Quand nous sortîmes à nouveau, le ciel enfin délivré brillait dans sa splendeur estivale, et les hirondelles criaient de joie comme après une pluie d'orage.

Toute la nuit, je restai éveillé derrière mes paupières closes, où s'inscrivait encore l'interminable chute jaune : j'appelais le sommeil et le redoutais plus encore, comme s'il allait me livrer sans défense à tout cela qui voulait m'ensevelir.

IV

GAUCHOS

Voici un gaucho qui s'en est venu à Montevideo sur son cheval pie, un peu trop voyant. Le gaucho aime bien à passer aperçu. Éperons d'argent, applications d'argent sur la selle et les brides. Et un air de dire qu'il n'a besoin de rien ni de personne. Il ne daignera pas voir un seul passant et s'avance dans une rue très fréquentée comme s'il était en rase campagne.

Et pourtant quel désir il a de s'arrêter devant les bourrelleries et les pâtisseries! Mais ne nous mêlons pas de ce qui ne regarde que lui. Nous sommes confus de voir clair dans son cœur. Y voyons-nous si clair vraiment?

Tramways, tramways, laissez donc ce gaucho tranquille ! Vous aussi, voitures de place ou de maître, charrettes du port ! Et vous, passants, hommes civilisés, ne le dévisagez pas ainsi. Il est sensible, et plus que nombre d'entre vous. C'est lui qui devrait vous intimider : les pampas sont avec lui et l'isolent même au milieu de la foule.

Au bout d'une heure, sous ces regards en vrille, il en a assez d'être là et s'en retourne chez lui au petit trot, avec les trente piastres qu'il était venu dépenser, il s'en retourne dans son désert, comme s'il aspirait à pénétrer dans le domaine même de son cœur solitaire.

Quand un gaucho se donne la peine de parler devant vous, écoutez-le. Cela vous regarde toujours, même si les mots sont prononcés d'un ton calme et sans accent. Comme si une pierre s'était mise à parler.

Exemple : un Français se trouve en villégiature dans une estancia. (C'était durant la dernière révolution, il y a plus de vingt ans.) Il s'avance dans un tilbury que tire un très

bel anglo-arabe, récemment importé. Un cavalier le précède, c'est un péon. La chasse a été bonne : plusieurs sarcelles, deux canards sauvages, une perdrix. Le chasseur a faim. Comme il rentre chez lui par le chemin le plus court :

— *Es mejor por aqui* (Par ici c'est mieux), lui dit le péon en désignant une piste qui oblige à faire un léger détour.

L'étranger se demande pourquoi il allongerait sa route et, sans répondre, prend son chemin habituel, comme s'il n'avait rien entendu.

Trois cents mètres plus loin, au sortir d'un petit bois d'espinillos, des maraudeurs tirent à bout portant sur le chasseur qui n'a même pas le temps de se défendre. Le péon aussi est abattu, une jambe cassée. On emporte son cheval et celui du tilbury qu'on dételle à la hâte.

Le Français a le ventre traversé, une balle dans la tête et juste le temps de demander au gaucho :

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit,

Rodriguez, mon ami, que cette route n'était pas sûre...

— J'avais dit à monsieur : *Es mejor por aqui.*

Le gaucho est fier et ne montre jamais son étonnement. Un de mes amis avait apporté un phonographe dans une estancia très éloignée où on ne connaissait rien de semblable.

Entre un ombu et un rancho, devant trois chiens et quatre gauchos, le phonographe dit ce qu'il avait à dire.

Mon ami demande ses impressions à un des péons.

— *Regular* (Pas mal), répond l'homme.

Et au même instant on put voir un autre gaucho qui satisfaisait paisiblement un léger besoin contre l'ombu.

Hipolito Hernandez a quitté les pampas pour la première fois de sa vie afin de se rendre dans un bourg voisin, à six lieues de chez lui, où habite Maria, une de ses sœurs récemment mariée.

C'est le matin. Le gaucho s'est mis au balcon. La femme va chercher du pain chez le boulanger, traverse la chaussée (ou plutôt la piste) après s'être couvert la tête d'une serviette pour se protéger du soleil déjà dur. Elle rentre pour préparer le déjeuner. Hernandez est toujours à son balcon à fumer, à prendre du maté. Au bout d'une demi-heure s'avance un homme dans la rue du bourg.

— Dis donc, Maria, voilà quelqu'un qui vient te voir, dit le gaucho pour qui tout passant ne pouvait être qu'une visite.

La sœur regarde dans la rue et ne répond pas. Et l'homme de la chaussée poursuit sa route. Et le gaucho se sert un nouveau maté.

C'est l'heure du déjeuner. Après le puchero, on offre des olives à Hernandez. Il veut en piquer une de sa fourchette et n'y parvient pas. Sa sœur le fait du premier coup.

— Ce n'est pas étonnant, dit Hipolito, l'olive était fatiguée.

— Veux-tu du fromage?

— Non, le fromage est *traicionero* (traître).

— Du lait?

— Oui, le lait est un *instrument* qu'on emploie chez moi.

— Prendras-tu une orange?

— Non, l'orange est très froide.

Après le déjeuner la femme demande à son frère :

— Joues-tu aux dominos?

— Non, c'est un jeu difficile, dit le gaucho avec gravité. Il faudrait connaître la grammaire.

Au crépuscule il quitte sa sœur pour regagner l'estancia.

— Tu n'as pas peur des fantômes, demande la femme.

— Non, je suis *accompagné* (j'ai sur moi un talisman).

Et voilà Hipolito Hernandez qui rentre chez lui, bien droit sur sa selle, au petit trot de sa monture, ce tout petit trot qui lui permet de faire tant de lieues.

Le lendemain, à l'aube, il va chercher les chevaux dans la plaine. Il en pousse une vingtaine — et deux mules — dans l'enclos. Pourquoi ces deux mules dont on ne se sert

pas depuis plusieurs années? On ne sait pas. Dans la pampa voilà tout d'un coup de l'inexplicable. Et, cette fois, l'inexplicable vous regarde dans les yeux, il a des oreilles très longues et qui bougent.

Les chevaux sont là, indifférents, le cou horizontal, attendant parfois durant des heures qu'on ait besoin d'eux, clignant des yeux dans un hébétement immobile. Ils semblent dormir vaguement sous la douceur du soleil tiède qui dore leur poil hirsute et décoloré. La fatigue, l'herbe rare, les chaleurs cuisantes et les hivers nus, la sécheresse, et les pluies qu'on attrape sur le dos, tout a laissé une trace sur leurs corps ravinés : ils semblent attendre la mort, dans un coin du grand enclos, serrés les uns contre les autres, comme sur un radeau, en pleine mer.

Et pourtant, au premier appel, ils partiront, pleins de souple vaillance, pour d'interminables chevauchées, aussi résistants que leurs maigres, mornes et merveilleux cavaliers.

Le gaucho boit rarement de l'alcool mais le maté lui en tient lieu. Vertus de cette infusion verte, verte et amère, que l'homme des champs prend généralement sans sucre dans une courgette, à l'aide d'un chalumeau de métal.

Étrange maté qui s'insinue dans tout le corps où il fait des siennes : diurétique, laxatif, il excite le cerveau et ralentit les battements du cœur. Il remplace les légumes que le gaucho ne cultive pas (il n'a rien du jardinier). Le maté lui permet de se nourrir exclusivement de viande.

Et il exalte ! Il s'empare de l'âme même de l'homme et s'y installe. Grâce à lui on regarde, comme s'il était devenu un étranger, l'homme d'avant le maté, l'humble homme, chair lasse, éteinte, de tout à l'heure.

De l'action violente au rêve pur le gaucho passe avec la plus grande aisance. Comme les poètes et les enfants il n'a pas besoin du sommeil pour être précipité dans le rêve. Il mâche de l'espace, et à des doses si fortes qu'il lui tient lieu de haschich. Quelle expression

dans ses yeux, dans sa bouche à cause de tout cela qu'il voudrait pouvoir mieux dire, lui qui pense avec maladresse et ne dispose que de quelques centaines de mots, presque toujours prononcés avec monotonie... Je vis un jour sortir de quelques ranchos plusieurs péons, leurs femmes, leurs enfants, tous à la rencontre de certains d'entre nous. Grands et petits, sur un rang, ils tendaient une main dure qu'ils appuyaient sur la nôtre sans la serrer, en disant tout d'une haleine, et comme s'il s'agissait d'un seul mot :

— Como-le-va-bien-y-Usted. Como-le-va-bien-y-Usted. (Comment-allez-vous-bien-et-vous.)

Dans la joie comme dans la colère, chaque fois que son cœur saute, l'homme des pampas pense à son couteau. Il l'aide vraiment à s'exprimer. On voyait assez souvent, il y a quelques années à peine, deux gauchos, vieux amis qui se retrouvaient tout d'un coup après une longue séparation, tirer leur seule arme en signe d'allégresse et, le poncho à demi enroulé à leur bras gauche, en guise

de bouclier, jouer à qui ferait jaillir le premier le sang de l'autre.

— Ce vieux Rodriguez, le voilà donc !

— Sacré Montes. Toujours le même !

Montes pare à gauche et vise l'épaule droite de son ami. Le coup est évité.

— Alors cette santé, toujours bonne ?

— Tu vois, dit Montes qui cherche à blesser son camarade à la jambe pour le faire boiter tout à l'heure et rigoler un brin.

— Et qu'est-ce que tu as fait tout ce temps-là ?

— Tu vois, tu vois...

Et l'escrime au couteau de se poursuivre jusqu'à ce qu'après un brusque corps à corps :

— Sacré Rodriguez, dit Montes. Non, mais tu blagues, tu n'as pas fini de...

Et Montes déchire son poncho pour panser cette blessure dont nous ne saurons jamais si elle est mortelle : le dos de Montes penché sur son copain allongé, ce dos énorme nous empêche de voir, même quand nous penchons la tête à droite, ou à gauche, le plus possible.

La vitalité du gaucho est insondable. L'un d'eux se meurt d'un coup de couteau dans la poitrine. Le prêtre, après l'extrême-onction, lui demande ce qu'il pourrait lui offrir.

— Un *churrasco* (un beefsteak), dit l'agonisant aux yeux déjà vitreux.

Et le voilà qui mange et ressuscite.

Gauchos simples, solennels et sensibles, chez vous le sens de la grandeur est si naturel qu'il suffit pour ne l'oublier jamais de vous avoir vus une seule fois ouvrir notre porte le soir, afin de « demander les ordres pour demain ». Vous suscitez soudain des distances et du ciel dans nos maisons étroites et il semble que le plafond, sous votre présence, va s'étoiler avec lenteur et majesté, le plafond que dans vos pays on appelle *ciel lisse*.

Mais votre espèce disparaît et plusieurs fois déjà on m'a dit : « Des gauchos, mais il n'y en a plus ! » Il est vrai qu'ils ont perdu de leur allure sauvage. Les chemins de fer, les routes, l'instruction. N'y a-t-il pas même, en

Uruguay, « une chaire ambulante d'agronomie » avec musée, salle de conférences dans le wagon spécial et cabinet de consultation pour les estancieros et les simples péons qui viennent aux nouvelles, à la gare la plus proche, aux dernières nouvelles de la science et du progrès...

V

LE CERRO

De la rive droite du Santa Lucia, près de son embouchure, on distingue le phare du Cerro, coteau d'environ cent cinquante mètres, dominant le port de Montevideo.

Trois éclats blancs toutes les dix secondes. J'ai souvent épié ce phare du fond de l'estancia. Que de fois dix secondes pour combler une nuit d'insomnie !

Construit en 1804, et plusieurs fois amélioré depuis, le phare connut la ville sous l'occupation espagnole, puis sous l'anglaise et la portugaise. Et il n'a pas moins d'importance dans l'espace que dans le temps. On le voit à plus de quarante kilomètres à

l'intérieur des terres. C'est sa lumière qu'aperçoit tout d'abord le poulain né dans la plaine au milieu de la nuit, et qui cherche à comprendre.

— Ce n'est pas la première fois que cela arrive, dit le phare. Poulain, bientôt tu comprendras. Tu n'es qu'un fils de jument de plus au monde. Tu verras, tu verras.

Au pied du Cerro, un grand frigorifique comme on en trouve plusieurs sur les rives de l'Uruguay. Bœufs et moutons, même tués, votre tâche n'est pas finie! Vous êtes condamnés, par longues tranches posthumes, au supplice des chambres glacées. Au Cerro, à Fray Bentos, au Salto, on vous embarque pour l'Europe où vous arrivez, durs comme fer, mais toujours pleins de bonne volonté, encore vous-mêmes.

VI

FEMMES ET JEUNES FILLES

Air qui tournes à Montevideo autour des chevilles des femmes, comme te voilà heureux ! Jamais tu ne vis jambes mieux attachées, en allégresse de pieds et de pas. Et ces bras nus qui s'enivrent de leurs propres formes. Ces têtes claires comme un beau climat derrière une vitre pure. Ces yeux francs, ces figures de proue, cette flottille vivante de belles jeunes filles et jeunes femmes, par centaines.

Tous les types, sauf celui de la lassitude, pas de traits tirés, de poches à larmes sous les yeux. Une jeunesse exceptionnelle : cette « adolescente » qui passe... « elle espère » son quatrième enfant. Cette « jeune femme »...

elle est déjà grand'mère. Nous sommes au pays du monde où l'on meurt le moins*.

Vent du Sud. Vent du Nord. L'air d'ici vous arrive du pôle dans sa virginité nourricière ou du Brésil, tout chaud encore de s'être longuement couché, retourné et endormi dans les palmes et les plantes grasses.

Mais ce n'est qu'une des raisons pourquoi beaucoup de femmes ont atteint ici la perfection dans le type que, dès l'enfance, elles avaient secrètement choisi. Cette pureté des traits, cette audace dans la démarche et dans les grands yeux, cette façon de toiser l'étranger, cet air d'infaillibilité, tant de beauté possible au même endroit...

Parce qu'un jour des Conquistadors, des chercheurs de trésors, des chasseurs d'Indiens, parce qu'un autre jour, deux siècles plus tard, un Basque, français ou espagnol, à qui l'air du large monta à la tête, parce qu'un Russe, ou un Portugais, ou un autre Basque, parce qu'un capitaine suédois ayant fait naufrage sur les dangereuses côtes de Maldonado vit la mer et le pampero** lui

rendre son navire par petits morceaux, parce qu'un Anglais cherchant fortune, un Allemand appelé par un cousin d'Amérique, un Autrichien qui souffrait des nerfs, un mineur belge qui avait échappé à un coup de grisou, un Syrien allant vendre sa parfumerie de campagne, un inconnu qui avait oublié le nom de son pays, parce que des Italiens et des Gallegos, et des Andalous, tous, las de de leur vieille terre avaient dit : « Eh bien, moi aussi j'y vais, je veux voir ce que c'est ! » parce qu'ils débarquèrent en Uruguay, par milliers et par milliers, parce que tous ces visages de jeunes gens, ces corps radieux, que nous voyons passer aujourd'hui, cet air de bien respirer, ces regards vifs, ces pas légers et sûrs ont été faits avec la collaboration du cœur, des pampas, et de la mer, je veux dire de l'amour et de la liberté.

Lugubres mariages de raison, ce n'est pas ici votre terre ! Ce n'est pas ici qu'avant les fiançailles le conseil des anciens vêtus de noir s'assemble pour discuter autour d'une table boiteuse. Et vous ne verrez pas en

Uruguay des faire-part dans le genre de celui-ci :

On annonce le mariage de monsieur X..., fils du président du Conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Nord-Est, commandeur de la Légion d'honneur, avec mademoiselle Y..., fille du président du Conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest, commandeur de la Légion d'honneur.

Les enfants que vous rencontrez ici n'ont pas été longuement médités, mis et remis en question avant que de naître. Ils ne sont pas sortis soucieux et fronçant les sourcils des tristes officines du calcul et de la pénitence. Ce sont des enfants qui viennent curieusement voir ce qui se passe sur la terre, enfants de pays neufs, plus enfants que ceux que vous voyez sur les routes des vieux pays, enfants d'un Uruguay encore plein d'enfance, enfants aux os joyeux, multitude d'enfants superbes, chantant leurs propres louanges.

Connaissez les noms des gens que vous croisez dans la rue : Williams de Pereda

Etchegoyen, Weissmann de Sanguinetti Duran (avec ou sans le *d* final), Bernardez Robertson de Zufriategui. Mélanges, mélanges de tous les pays. Et pourtant quel air singulièrement racé, quelle exaltation dans le type brun, très brun, blond, très blond, châtain, pâle ou foncé. Triomphe de la race blanche.

La rue aussi est pleine de réminiscences internationales. Ce tramway vient d'Angleterre ou d'Allemagne, cette auto de France, cette moto des États-Unis. Ce coupé sort d'une carrosserie montevidéenne, mais son cocher a l'accent de la Corogne. Les arbres même...

Mais si vous voulez voir tous les arbres du monde, c'est à Punta Ballena, près de Maldonado, que vous les trouverez assemblés, dans une propriété de trois mille hectares, dunes et désert il y a trente ans à peine. Il est là des essences comme les cèdres de l'Inde, les cerisiers du Japon, les eucalyptus de l'Australie qui sont venues de très loin et durent passer la mer et les typhons. D'autres descendirent les fleuves du centre de l'Amérique

australe, au plus fort de la nuit, pour n'être vues par personne (elles flottaient peureusement au hasard des courants). Et il en est qui passèrent les Andes, par deux, à grandes enjambées, ou par petits groupes, serrées les unes contre les autres.

Punta Ballena. Pointe de la Baleine! C'est ici que le pin arctique se couvre d'orchidées. Derrière nous des arbres de Madagascar, de la Chine, du Canada. Où sommes-nous donc? Nous sommes partout à la fois. C'est le carrefour des antipodes et nous aurions peur de nos yeux mêmes et de tant d'invraisemblance à la fois si tous ces arbres ne nous faisaient comprendre par leur profonde sérénité que tout est bien ainsi, que chaque chose est à sa place et que ces millions d'essences qui nous entourent forment très raisonnablement une même et rassurante forêt, l'authentique, l'homogène forêt de la Terre.

VIII

LA MAISON COLONIALE

Il fut un temps où toute la ville de Montevideo n'était que miradors et terrasses. L'Amiral brésilien B..., en résidence dans la capitale de l'Uruguay, quand il désirait sortir à cheval le matin, se contentait de monter sur le haut de sa maison. A trois kilomètres de là, au Paso del Molino, son ordonnance qui guettait avec des jumelles marines se hâtait d'amener en ville la monture de son chef.

C'est aussi des terrasses que l'on voyait arriver jusqu'au milieu du siècle dernier les galères chargées de nègres. On parquait les hommes sur les côtes d'Afrique dans des soutes sordides où ils demeuraient exposés à

toutes les épidémies, durant les interminables traversées. C'était un lieu commun entre négriers que les deux tiers de leur cargaison devaient périr en cours de route.

Et je pense aussi à toi, enfant de treize ans, dont on m'a parlé, esclave noire servant vers 1850 chez une grande dame d'autrefois, à toi, timide voleuse de morceaux de sucre, qu'on forçait à porter entre tes repas surveillés (et même la nuit peut-être) une petite muselière de cuir parce qu'on avait égaré les clefs du buffet et de la dépense... Mais cela se passait-il bien en Uruguay? Et n'était-ce pas plutôt dans un pays voisin?

De nos jours, les nègres sont très peu nombreux dans mon pays natal. Ils sont même si rares qu'ils ont pu presque tous se réfugier merveilleusement dans les tableaux de Figari. Seules restent de l'ancien temps d'assez nombreuses « maisons coloniales » qui portent dans leur cœur même un jardin autour duquel toutes les pièces s'offrent de plain-pied.

Du trottoir vous apercevez de la verdure, plantes en pots ou à même la terre. Plantes

belles, lourdes, abritées du vent, verdeurs qui luisent, apprivoisées et bien nourries. Un haut palmier les domine, véritable gardien du gynécée ; il a vue sur les chambres et vit dans l'intimité des femmes et du ciel.

Entrons dans une de ces maisons. Nous sommes, en 1905, chez Maruja Perez y Rius, qui appartient à une ancienne famille « criolla », créole (je veux dire de race blanche, née en Amérique du Sud). Depuis lors, le temps a bien usé et fait pâlir la couleur locale à Montevideo. Un peu partout on a construit des immeubles de cinq étages et on trouve même des gratte-ciel...

Qu'il fait noir et froid dans cette pièce ! Ce doit être le salon dont on n'ouvre presque jamais les volets ni la porte. Allumons le lustre large qui descend très bas. Les meubles sont là, plus muets que les meubles en général, et hostiles, dans la longue pièce très belle de dimensions. Autour de nous, des rideaux aux lourdes embrasses, beaucoup de peluche et de velours. Fauteuils où des galons perlés de jais avec cabochons, des cache-points

8

pailletés se disposent à marquer le corps de ceux qui seraient tentés de s'y asseoir. Marbres italiens, bronzes d'un peu partout. Tout ceci semble venir d'un garde-meuble dont on aurait mélangé les pièces, comme des cartes, avant de les distribuer.

Et les chambres à coucher sont presque vides. Un lit de pitchpin ou d'ébène, une ou deux chaises, une armoire triste. Sur les murs immenses comme des bouches qui bâillent, deux ou trois chromos. A la tête du lit, un crucifix. Et c'est tout. Comme si l'âme nue de la pampa voulant faire la maison à son image était entrée dans les chambres par les rainures des portes, avec le dur vent du Sud.

La nuit, en hiver et au printemps, le pampero hurle, appuie son genou de fer aux carreaux, va chercher les dormeurs jusque dans leurs rêves, et les tourmente.

— Mais quelle est donc cette Maruja Perez y Rius?

C'est la plus jeune de six sœurs. Rarement l'air de famille fut plus marqué sur des visages. Elles sont blond-châtain avec des

yeux noirs et une certaine langueur dans la démarche. La Señora Jimenez, une voisine, les appelle *le peloton* et ne les reconnaît que si elles sont en groupe : il lui en faut au moins trois.

A l'heure du déjeuner, les jeunes filles entrent dans la salle à manger s'agrafant l'une l'autre. Elles n'ont pas quitté leur lit depuis longtemps. Robes fripées, blouses décolorées où des boutons manquent, jupes trop longues ou trop courtes. Ces jeunes filles, si élégantes en ville, ne font aucuns frais de toilette chez elles et, sans leur éblouissante propreté, elles auraient presque l'air de mendiantes. Elles s'asseyent sans mot dire à leur place. On ne se dit pas bonjour. Les yeux encore bouffis de sommeil, avec de lents gestes de scaphandriers, la mère, les six sœurs, l'unique frère, assis à la longue table, gardent le silence. Si l'un d'eux fait mine de plaisanter, les autres lui lancent un regard dur. C'est l'hiver. Dehors, un ciel bleu foncé, vingt-cinq degrés au soleil. Mais à l'ombre, et surtout dans les maisons du type colonial... Une modeste table chauffante s'épuise à vouloir tiédir l'air

de l'immense salle à manger et répand une odeur de vernis brûlé.

— Savez-vous qui est au plus mal...? Devinez... dit le fils, modeste employé dans un ministère.

Nul n'a envie de deviner. On ne répond pas. A un bout de la table une des jeunes filles a dit si mollement que nul ne l'a entendu :

— C'est Sanchez.

— Eh bien, c'est Gutierrez Rivarola!

— Pneumonie?

— Double.

Le vent beugle dans la salle à manger, la Señora ayant déclaré qu'on ne pouvait faire le service, les portes fermées.

On mange sans agrément les trois plats qui sont toujours les mêmes : puchero (bœuf bouilli), asado (bœuf rôti) et pommes de terre. On ne se risque à prononcer des phrases d'une certaine longueur que vers le dessert et on ne commence à gesticuler qu'après la grande tasse de café au lait que chacun prend après le repas.

Le déjeuner fini, la Señora dit à ses filles :

— *Muchachas*, allez vous réchauffer au soleil.

Mais elles préfèrent ne pas sortir si tôt et se retirent dans leurs chambres où elles restent des heures à essayer de nouvelles coiffures, à se polir les ongles interminablement, se regarder dans la glace de l'armoire où, parfois, à force de désœuvrement, elles finissent par se tirer la langue.

Quand elles ont décidé de ne pas sortir de la journée elles se retrouvent dans la chambre de l'une d'elles et, à la façon d'un châtaignier au commencement de l'automne qui laisse choir quelques fruits quand on s'y attend le moins, elles font tomber çà et là quelques paroles puis s'entêtent dans le silence de leurs rêveries, ne se révoltant que rarement contre l'ennui et regardant passer les heures de leurs larges yeux calmes.

Le dîner est fort animé. On est complètement réveillé, on potine, tout le monde parle à la fois. On trouve soudain mille choses à se dire comme si on ne s'était pas vu depuis des années.

La jeune fille joue les grands rôles dans la société uruguayenne. Il est surtout question d'elle dans les chroniques mondaines, les salons, les promenades. Plusieurs sont des beautés reconnues, même du peuple, et il arrive qu'on les désigne sans discrétion dans la rue comme au théâtre. Quand elles passent, un murmure bienheureux, des compliments sans tristesse les précèdent et les suivent.

La plupart ont un ou plusieurs « dragons » (flirts) avant de se fiancer. Et les fiançailles durent parfois plusieurs années. L'élu fait sa visite tous les jours. On se regarde, on s'émerveille, on s'embrasse, on se regarde encore dans un coin du petit salon et quelqu'un passe parfois dans l'embrasure des portes grandes ouvertes. De temps en temps, c'est une petite pression de la main pour montrer que l'on est toujours d'accord.

— Et votre enfance, Maruja, vous en souvenez-vous ? Nous en parlerez-vous ?

— Ma mère ne nous cachait pas son impatience de pouvoir nous envoyer en classe. Elle nous poussait vers nos sept ans de tout

son désir, de toutes ses forces. Mes parents ne s'intéressaient guère à ce que nous faisions à l'école des Sœurs, étant sûrs que nous y recevrions une excellente éducation et que, malgré toute notre mauvaise volonté, nous apprendrions bien à lire, écrire et compter. Un peu d'histoire aussi et de géographie. On m'enseigna que si l'Uruguay est le pays le moins grand de l'Amérique du Sud (à peu près le tiers de la France), le seul département de la Colonia est plus du double du Luxembourg, celui de Montevideo plus grand que la République d'Andorre tout entière, huit fois Saint-Marin, et trente fois l'État de Monaco. Dans les vingt et un mille kilomètres de superficie du département de Tacuarembo tiendrait le pays de Galles tout entier ou, si l'on préfère, quarante-cinq villes comme Paris et ses environs, deux fois Rome et la campagne romaine. Par ailleurs, la Saxe, l'Alsace et la Lorraine, Wurtemberg et Bade pourraient commodément prendre place dans l'Uruguay. Mon pays ne contient ni déserts, ni Indiens, ni terres improductives.

Trois mois avant la fin de l'année, on nous faisait rédiger un cahier spécial qui devait être remis aux parents le premier de l'an. Il y avait là une composition espagnole, une dictée, une traduction française, une analyse et un problème, encadrés de roses aux pétales épars, d'oiseaux rapides, et d'anges. Les élèves passaient des semaines à enrichir le précieux cahier et pendant les derniers jours de l'année on pouvait voir la sœur Justa aller de l'une à l'autre d'entre nous ajoutant ici une aile à une hirondelle, une patte à une colombe, ou corrigeant quelque faute d'orthographe qui avait réussi à se faire une place parmi l'artistique calligraphie.

— Soignez les contours ! C'est l'essentiel, disait la sœur qui avait fait autrefois de la peinture.

Nos maîtresses aimaient que nous fussions bien habillées ; cela faisait honneur au collège. Les élèves qui se présentaient avec une robe ou un chapeau neufs étaient sûres de ne pas être interrogées, si bien qu'une de mes camarades — une seule, je dois le dire — ne venait

jamais quand elle n'avait absolument rien de nouveau à montrer.

A la maison, je faisais rapidement mes devoirs et me dépêchais d'aller au « fondo ». Celui-ci comprenait le troisième patio, avec son puits et sa margelle, la cuisine, la dépense et un cabinet de débarras contenant de vieux jouets. Au « fondo », nous nous amusions à cache-cache avec les domestiques, tandis que mon frère jouait à la pelote avec le valet, un garçon de seize ans.

Le voisinage de la cuisine nous permettait de chiper quelques friandises. J'étais gourmande et voyais bien dans la glace que mes lèvres, toujours humides, brillaient.

J'emportais en classe un Napoléon « de a cobre » (d'un sou), en pain d'épice, de profil et assez ressemblant somme toute, une sardine de gomme rouge achetée chez le pharmacien ou un petit flacon d'une liqueur voyante. Parfois, quand je m'étais procuré un bâton de réglisse je réunissais sur un rang mes amies — les intimes — à qui je faisais tirer la langue. En passant, je frottais les

langues, de mon bâton, et favorisais naturellement mes compagnes les plus chères. Et c'étaient de bruyantes protestations de mes autres camarades jusqu'au moment où je déclarais brusquement :

— Maintenant ça suffit, c'est mon tour!

Et il y avait aussi les dînettes et les vraies sardines qu'on coupait en quatre sur le perron tiède de quelque maison inhabitée...

A treize ans, nous éprouvâmes le besoin d'une certaine indépendance et nous prîmes la décision, une de mes sœurs et moi, d'aller faire l'école buissonnière. Nous étions vraiment trop bien élevées pour errer à l'aventure dans les rues. Et Montevideo n'est pas si grand! Des amis de nos parents n'auraient pas manqué de nous reconnaître.

Après avoir beaucoup hésité, nous prîmes le parti de nous cacher à l'église quand nous n'allions pas à l'école. Nous pénétrions sournoisement dans la Cathédrale ou à San-Francisco, en nous cachant le visage derrière nos cartables. Nous trempions avec hâte nos doigts dans l'eau bénite et allions nous

réfugier dans quelque coin obscur des nefs latérales.

Entre l'église et nous se formait un dialogue qui ressemblait à celui-ci :

— Église, que veux-tu que nous fassions de toi ?

— Enfants, que voulez-vous que je fasse de vous en ce moment ?

Un peu confuses de notre présence coupable dans la maison de Dieu, nous nous agenouillions parfois auprès de quelque femme en deuil qui priait sans rien voir. Grave école buissonnière. Nous étions beaucoup plus tranquilles en classe et pourtant, le lendemain, il nous arrivait parfois de retourner encore à l'église aux heures interdites. Un jour, au moment d'y pénétrer, nous vîmes maman qui s'y rendait aussi. On la voyait arriver aux heures les plus inattendues. Vite, nous descendîmes la rue Ituzaingo du côté de la mer. Jamais nous n'étions allées dans ce quartier et ignorions qu'il fût mal famé. Soudain nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats en apercevant une négresse

absolument ivre dans sa robe de percale, entre deux agents au visage bronzé coiffés d'un casque impeccable comme à Londres.

— *Arre! negra, arre!* (hue! négresse, hue!) disaient-ils en poussant doucement la noire et sa lenteur vers le poste de police. Les trois êtres allaient gravement dans la rue déserte avec un calme d'un autre âge et traversaient le siècle sans le voir. Onze heures sonnaient à la cathédrale. Nous étions dissimulées sous une porte cochère.

Une amie de notre femme de chambre, s'avança stupéfaite de nous rencontrer dans ce quartier.

— Mais, niñas! Vous êtes folles!

Et nous fîmes route ensemble vers la maison maternelle après qu'elle nous eût promis de garder le silence. En arrivant devant la calle Buenos-Aires, elle ne put s'empêcher de nous montrer, debout devant une porte, une femme qui nous regardait avec curiosité :

— Voyez-vous celle-là, dit-elle, c'est une Señorita et elle a des enfants.

J'avais déjà un « dragon » et, le dimanche

après-midi, nous nous promenions bras dessus, bras dessous, ma bonne et moi, de la Plaza Independencia où habitait mon amour jusqu'à la Calle Piedras où la femme de chambre avait le sien. (Il servait de l'excellent café du Brésil, très fort, dans de petites tasses très blanches.)

Mon « dragon » se rendait toujours le dimanche aux courses avec son père, mais je n'en allais pas moins jusque devant sa fenêtre pour le voir.

En semaine, il m'attendait souvent à la sortie de l'école. Fort intimidé, il ne me suivait que de loin : il y avait toujours entre nous deux quelques passants et un bec de gaz, parfois deux.

Arrivée au seuil de ma demeure, je me glissais rapidement derrière la porte que je refermais presque complètement sur moi. Par l'étroite ouverture où je ne montrais jamais qu'un œil, ce qui produisait un effet considérable sur le garçon, il finissait par me dire :

— *Como esta?* (Comment allez-vous?)

Et moi je tardais énormément à lui répondre :

— *Muy bien y usted?* (Très bien et vous ?) si grand était mon désir de prolonger l'entretien.

Nous ne disions rien d'autre et, au bout de quelques minutes, après avoir eu soin de laisser la porte grand'ouverte comme je l'avais trouvée en arrivant, je disparaissais chez moi.

VIII

URUGUAY, je sais bien que tu n'es pas seulement ce que je viens de dire, et toujours *cum grano amoris*. Mais comment choisir entre tous ces Uruguay qui sont en moi, ou si près de moi que je manque de recul pour les voir? Et comment parler de vous, pays en pleine croissance? On vous croyait ici, vous êtes déjà là! Comment vous saisir? Notre mémoire des jours lointains, la tyrannique mémoire de notre enfance nous bouche les yeux et les oreilles, nous empêche de voir et d'entendre ce qui se passe en ce moment même. Ce n'est plus que dans nos souvenirs que nous trouverons désormais un enseignement désuet* et de paresseuses jeunes filles autour de tables

chauffantes... Les maisons s'enrichissent de radiateurs, la campagne, d'écoles et de routes. N'y aura-t-il pas bientôt le long de la mer une corniche qui partira de Montevideo pour atteindre la frontière brésilienne en passant par les merveilleuses plages de la capitale, par Carrasco, Piriapolis, Punta del Este. Des vaches laitières normandes, rousses et blanches, remplacent peu à peu les sauvages « criollas » (je le regrette pour la poésie). Des taureaux, compacts et splendides, Durham et Heresford, donnent maintenant la ligne et le ton à des veaux qui, dès leur naissance, ont de belles manières.

L'Uruguay, de plus en plus, devient un pays de tourisme. Beaucoup d'Argentins viennent passer l'été sur les plages fraîches et lumineuses de la côte « orientale ».

Il y aurait tout à dire encore... J'ai grand'-peur de n'avoir rien dit.

Je n'ai pas prononcé ton nom, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont « grave Montévidéen » qui passas, en Uruguay dix-sept ans de ta vie fulgurante*, ni le tien,

Jules Laforgue, né aussi dans « la nouvelle Troie »*, ni les vôtres, mes amis les poètes uruguayens qui, dans un pays de moins de deux millions d'habitants, trouvez des lecteurs plus nombreux, et peut-être plus fervents, que n'en ont chez eux les poètes de France.

NOTES

Page 14 :

* *Livre du Centenaire de l'Indépendance* (1825-1925) édité à Montevideo sous la direction de M. Perfecto .Lopez Campana.

Page 24 :

* Belombra.

Page 50 :

* En 1919, 12,05 décès par mille habitants. L'Uruguay précédait l'Australie.

** Le vent de la pampa.

Page 71 :

* Si, de même que les autres républiques de l'Amérique latine, l'Uruguay ne possède pas encore dans les enseignements secondaire et supérieur un ensemble de professeurs comparable à celui que nous avons dans les pays d'Europe, on trouve déjà là-bas des maîtres et des élèves

remarquables, surtout dans les Facultés de Médecine et de Droit.

Bien que ces pages n'aient pas le dessein d'être documentaires, je m'en voudrais de ne pas ajouter que la « Banda Oriental » peut s'enorgueillir d'une des législations les plus avancées de l'Amérique latine. L'enseignement y est absolument gratuit, même dans les Facultés. Et il existe à Montevideo un important « lycée nocturne » d'enseignement secondaire que fréquentent employés et ouvriers.

Il faudrait noter aussi d'intéressantes dispositions législatives en ce qui concerne les salaires, l'hygiène sociale, la recherche de la paternité, le divorce, etc... La participation aux bénéfices qui existe déjà dans certaines administrations de l'État sera, paraît-il, bientôt étendue à toutes les autres.

Les invalides de tout âge et les vieillards, à partir de soixante ans, ont droit à une pension de l'État s'élevant à quatre-vingt-dix piastres (environ deux mille cinq cents francs).

PAGE 72 :

* Voir *Laforgue et Lautréamont*, par Alvaro et Gervasio Guillot Munoz Montevideo, 1926.

PAGE 73 :

* Alexandre Dumas père donna ce nom à Montevideo qui eut à subir aussi un siège de plusieurs années.

CE LIVRE, LE SIXIÈME DE LA COLLECTION DE LA " CEINTURE DU MONDE ", A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX JUILLET MIL NEUF CENT VINGT-HUIT SUR LES PRESSES DU MAITRE IMPRIMEUR R. COULOUMA D'ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY DIRECTEUR. IL A ÉTÉ TIRÉ A MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR : 50 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE I A 50; 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 51 A 150, ET 1500 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 151 A 1650.